

je vois avec la plus vive satisfaction l'ouverture du cours de Parage, dont les études sérieuses, puisqu'il est élève de Talbot, du Théâtre-Français, sont une garantie de succès.

Cet excellent professeur est un modeste, et j'en donnerai pour preuve une réponse qui le peint tout entier.

On parlait de certains auteurs dont les ouvrages ont été couronnés, cette année, par l'Académie Française, et comme on en profitait pour féliciter Parage d'avoir eu cet honneur en 1878, avec son volume de poésie : *Neiges d'Autun* :

—Ta, ta, ta ! fit-il, ce n'est pas cela qui nous donne du talent. C'est tout au plus un encouragement au travail, et je vous assure que je regrette plus d'un vers de mon volume.

Ce modeste doit être un fort.

LÉON LEDIEU.

SUR LE CORPS DE L'HOMME

Qui ne sait aujourd'hui que si la configuration de nos personnes est à nous, à part quelques changements, pour toute la durée de notre existence, la substance de nos corps ne demeure pas même intégralement en notre possession pendant un jour ? Les molécules qui constituent nos organes sont dans un flux perpétuel. Celles qui s'y rencontrent aujourd'hui appartenaient hier à d'autres tourbillons et retourneront demain au fonds commun dans lequel de nouveaux êtres viendront à leur tour puiser, comme un lac dont les rivages conservent la même figure, mais dont le contenu renouvelle sans cesse ; ou, mieux encore, comme la flamme de la lampe qui, à première vue, semble vivre d'elle-même et persévérer dans sa substance comme dans sa forme, et qui, étudiée de plus près, n'est qu'un courant continu qui nous fait illusion parce qu'il ne nous est visible que sur une partie de son trajet. Tel est le corps de l'homme. Il n'est permanent qu'en apparence. Détachez la flamme quand vous laissez la lampe, et vous pourrez enlever le corps quand vous abandonnez la terre qui la sustente.

Si vous avez tant d'attachement pour la poussière qui a eu l'honneur de vous servir ici-bas, que vous ne puissiez vous résoudre à la licencier pour toujours à l'heure de votre mort, que ne réclamez-vous, pour les ravir avec vous au séjour céleste, toutes les sueurs que vous avez successivement rejetées dans le cours de votre existence terrestre ? tous ces matériaux vous sont essentiels au même titre que ceux qui formeront votre corps à votre dernier jour.

Le tourbillon par lequel ne cesse de se manifester notre vie est un tourbillon toujours nouveau, non pas en vertu d'un simple changement dans ses proportions, mais par suite du renouvellement radical de sa substance.

Admirons, avec l'Évangéliste, cet arbre étincelant qui, tout chargé de fleurs et de rameaux, étale sa richesse au sein de la campagne et donne asile, sous la protection de sa verdure, aux oiseaux fatigués : non seulement il n'y a plus rien dans sa figure qui nous rappelle ce pauvre grain de sénévé, son premier corps, qui pompait jadis, loin du jour, les sucs de l'humus ; mais il n'y a pas dans ses tissus ni dans sa sève un seul atome qui ait jamais appartenu à l'obscur embryon. La substance qu'il avait à son service durant cette période déjà lointaine de son existence, livrée aux vents et dispersée par eux aux quatre angles de l'horizon, a fait place à une substance nouvelle, d'une nature différente, tirée d'autres sources et disposée sur un plan nouveau, pour des actions nouvelles, dans un nouvel habitat.

En définitive, demeure, forme, substance, fonctions, tout a varié, et rien de ce que nos sens peuvent saisir n'est demeuré stable. Mais, dans ce renouvellement général, il y a une chose pourtant qui ne s'est pas renouvelée ; et cette chose, qui est constante tandis que tout est fluide et passager autour d'elle, cette chose qui persévère et maintient l'unité de la plante à travers toutes les phases de sa destinée, c'est le principe même de son être ; autrement dit cette puissance invisible qui, toujours vivante sous l'enveloppe mortelle, excelle à distraire continuellement, de la masse flottante de l'univers, les matériaux qui lui sont nécessaires pour accomplir sa vie et se construire les organes dont nous la voyons se revêtir tour à tour.

JEAN REYNAUD.

LES BATELIERS CANADIENS

Dans le *Croquis Militaire d'Afrique*, M. Léon Barat parle en termes sympathiques des bateliers canadiens qui font partie de l'expédition du Nil :

—C'est chose décidée, les Américains viennent en Afrique. Les bateliers canadiens-français vont diriger la flottille du Nil.

—On a beau faire, on éprouve malgré soi quelque tristesse à songer qu'avec un peu d'intelligence et de courage, nos rois nous auraient gardés ce beau Canada, resté français de cœur et de langage. Inutiles regrets. C'était du temps de Montcalm qu'il eut suffi de quelques milliers d'hommes pour les sauver.

—Du moins, c'est toujours le sang aventureux de nos ancêtres qui coule dans leurs veines. Au premier appel, au premier cri de guerre, leur âme gaULOISE s'est émue. Il y a des coups à donner, des horions à recevoir, des tâches rudes à remplir, des dangers à courir, ils ont répondu : présent.

—Où qu'ils aillent, nous savons d'avance que leur ancienne mère-patrie n'aura pas à rougir d'eux ; au service du pape, leurs zouaves furent héroïques. Au service de l'Angleterre, ils ont eu des généraux comme Salaberry. En France, Comte s'est fait tuer à Patay, et c'est sur les champs de bataille du sud oranais que Chartrand, aujourd'hui officier de zouaves, a gagné ses galons ; il y a quelques mois, un Québécois, J.-L. Renaud, s'enrôlait encore dans la légion étrangère.

—Ces Français d'Amérique sont les premiers rameurs du monde, et le Nil n'a rien qui puisse effrayer les hommes du Saint-Laurent ; leurs cœurs sont bien placés et leurs bras vigoureux. Gordon, entouré depuis de longs mois par des barbares, devra peut-être sa délivrance à des Français, hier pionniers de la civilisation dans l'Amérique septentrionale, ses défenseurs à présent en Afrique contre l'Islamisme soulevé.

Même en Egypte, sous le drapeau britannique, en uniforme anglais, dans une contrée où Londres s'efforce d'assurer sa prépondérance absolue, les Canadiens trouveront les grandes traces de leur ancienne métropole, les souvenirs d'expéditions françaises, militaires ou scientifiques, bien autrement brillantes que celles de lord Wolseley, ils entendent la langue maternelle parlée dans les rues du Caire comme dans les rues de Montréal ; le canal de Suez leur redira la gloire d'un Français aussi bien que les Pyramides, et devant les monuments antiques ils apprendront avec admiration qu'un Français, Maspéro, est en train de ressusciter l'ancienne Egypte qui était morte.

—Et eux-mêmes, sans peut-être y songer seulement, les bateliers du Saint-Laurent, transplantés sur le Nil par l'Angleterre, ils vont ajouter une page nouvelle à l'histoire du rôle civilisateur de la race française sur la rive méridionale de la Méditerranée.

LE BON CÔTÉ

—Le bon côté ! le bon côté ! disait mon oncle le conseiller, toutes les fois que l'on commençait à critiquer une personne ou une chose.

Si l'on répondait qu'on ne voyait pas où pouvait être le bon côté, il reprenait :

—C'est certainement que vous n'avez pas assez bien observé. Il y a toujours quelque part à louer ou à réserver dans ce qui paraît le plus sujet à la critique, homme, livre ou œuvre d'art, il n'importe.

Remarquez bien que la plupart des orateurs les plus habiles ont pour règle de reconnaître tout d'abord ce qu'on peut dire en faveur de la cause qu'ils combattent ou de l'homme contre lequel ils veulent parler. Ils viennent ainsi au devant des objections qu'on pourra leur faire, et ils se sentent plus de liberté et de force pour exercer ensuite leur blâme, leur censure. Plus ils mettent de bonne foi à faire cette première part la plus large et la plus généreuse possible, plus ils se concilient d'attention et de confiance.

Et mon oncle ajoutait : —Je n'entrerai avec plaisir et intérêt dans votre entretien que lorsque vous aurez fait cette part de justice.

Et il écoutait attentivement.

Presque toujours on arrivait à modérer la censure en quelque sens, et souvent on trouvait peu à peu tant de motifs d'indulgence ou d'atténuation, que ce

qu'on se proposait d'accumuler de blâme était fort amoindri ou se réduisait presque à rien.

Pendant, si en définitive le poids du mal paraissait l'emporter dans la balance, mon oncle posait alors cette question, surtout s'il s'agissait de livres ou d'œuvres d'art :

—Eh bien ! en définitive, aurait-il mieux valu que ce dont nous parlons n'eût pas existé ?

Si l'on était prompt et unanime à répondre affirmativement, il n'insistait pas. Il est évident qu'il y aurait avantage à ce que ce qui est absolument mauvais soit resté dans le néant ; mais cet arrêt absolu était rare lors que le débat portait sur un homme ou sur une œuvre digne d'être un sujet de discussion entre personnes sérieuses.

Un jour, par exemple, dans une réunion d'amis, on critiquait très amèrement l'un des deux ou trois plus grands poètes de notre siècle : tant de paroles amères m'attristaient ; je me pris à dire, selon la formule de mon oncle :

—Aurait-il donc mieux valu que ce poète n'eût pas existé ?

Aussitôt on se récria, et le premier de nos prosateurs contemporains me répondit vivement :

—Non pas ! il eût manqué quelque chose de grand à notre siècle !

ED. CH.

NOTES ET IMPRESSIONS

Ce que l'on appelle libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que l'on préfère au don lui-même.

Les vins fermentent pour se faire et les peuples pour se défaire.

Le plaisir de l'illusion dédommage du chagrin de l'erreur.

Les conquérants détestent la paix, comme les buveurs détestent l'eau, parce qu'elle n'enivre pas.

En politique, quiconque arrête, démonte ou brise les rouages d'une montre, se dit et se croit horloger.

SIXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'octobre a eu lieu le 3 novembre, dans la salle de conférence de la Patrie, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No	13,840.....	\$50.00
2e — —	15,179.....	25.00
3e — —	13,680.....	15.00
4e — —	23,176.....	10.00
5e — —	10,140.....	5.00
6e — —	931.....	4.00
7e — —	12,786.....	3.00
8e — —	5,727.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun : 14,212—15,205—23,142—17,540—14,870—7,958—10,599—24,603—5,450—12,467—24,606—23,799—4,611—11,054—21,597—15,015—9,810—942—1,530—20,235—7,187—8,925—24,007—24,310—24,417—1,732—8,542—6,731—15,944—25,673—6,816—3,612—466—10,762—18,238—8,576—10,543—2,065—321—8,283—3,525—4,275—1,353—9,985—17,067—1,571—15,550—22,968—11,548—16,391—1,847—20,181—22,459—3,342—20,711—205—20,091—24,559—24,472—20,356—24,011—14,218—19,720—13,480—20,808—4,076—14,622—9,895—15,503—15,317—4,719—4,504—8,211—21,211—22,005—7,216—5,476—9,450—22,799—21,963—23,187—22,981—6,269—16,935—7,287—23,845.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'octobre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béliand, n° 264, rue St-Jean, Québec.